

DISPOSITIF ET THÉORIES DE LA COMMUNICATION :

deux concepts en rapport de codétermination

1. Le concept de dispositif

On peut, pour définir un concept, adopter au moins deux modèles différents du sens : le modèle du dictionnaire et celui de l'encyclopédie. Le premier suppose que l'on délimite le sens à une spécification essentielle du genre, précisément, de celles que l'on trouve dans une entrée de dictionnaire. Le second, au contraire, suppose que l'on s'intéresse aux diverses significations que le mot a prises dans l'usage et qui interviennent dans la compréhension globale que nous en avons comme, du reste, dans son application à un cas particulier¹. Or, s'agissant d'un concept comme celui de « dispositif » et de ce qu'il peut apporter dans le domaine de la communication, mieux vaut explorer la richesse sémantique que peut permettre de découvrir ce second modèle.

La perspective encyclopédique envisage la valeur sémantique d'un concept sous la forme d'un réseau de sens interreliés, plus ou moins centré sur quelques instances prototypiques autour desquelles les autres éléments se distribuent, dans le sens horizontal, selon leur degré de ressemblance aux prototypes (et ceci jusqu'aux extensions métaphoriques) et, dans le sens vertical, selon leur degré d'abstraction ou, mieux, de schématicité. De plus, tous les nœuds et relations d'un réseau comportent eux-mêmes une certaine complexité parce que pouvant référer à des domaines différents. Ils sont, selon l'expression de Langacker, des « fenêtres » alternatives sur une base de connaissance commune (Langacker, 1987, p. 378).

Au centre du réseau correspondant au concept de dispositif se trouvent sans doute des acceptions impliquant fortement la technique. C'est en tout cas ce que suggère le premier sens que donne le Petit Larousse : « Ensemble de pièces constituant un mécanisme, un appareil quelconque ; ce mécanisme, cet appareil. *Un dispositif d'alarme, de sécurité.* » (*Petit Larousse*,

1996). À un niveau supérieur d'abstraction, cette forte implication technique s'estompe et « dispositif » y devient presque synonyme d'agencement d'éléments quelconques. Ce sens très schématique vient probablement de l'extension du terme à des domaines non proprement techniques mais où subsiste l'idée d'appareil ou en tout cas d'arrangement en fonction d'un but : les sens secondaires mentionnés par le Larousse font état des « dispositifs militaires » et « dispositifs policiers » dans lesquels les pièces mécaniques ont été remplacées par des hommes mais où subsiste l'intention d'articuler des moyens en fonction d'une fin. Cette dernière idée se retrouve dans le sens schématique surordonné : l'agencement d'éléments quelconques à quoi se réduit le dispositif procède toujours d'une intention et vise toujours un effet. Par ailleurs, un tel arrangement, par son schématisme même, rend sensible une caractéristique fondamentale du concept : le fait que, dans l'espace, il suppose une séparation entre un dedans (constituant le dispositif lui-même) et un dehors où se trouve l'entité intentionnelle poursuivant un but, et même, entre les deux, une différence de niveaux, l'entité en question se situant forcément à un métaniveau relativement au dispositif.

Aux niveaux inférieurs du réseau, le schéma surordonné que l'on vient de caractériser peut naturellement se spécifier de multiples manières, à travers toutes sortes d'arrangements techniques ou humains — ou les deux en même temps — et d'agents intentionnels spécifiques. Ces derniers, il est intéressant de le noter, pouvant osciller entre des figures bien déterminées et circonscrites (tel ingénieur ayant conçu tel appareil) et des figures indéterminées ou massives (la société dans son ensemble en tant qu'elle est forcément à la source de dispositifs généraux comme le dispositif d'enseignement, le dispositif carcéral, divers dispositifs institutionnels...). Par ailleurs, chacun de ces dispositifs, outre ses caractéristiques primordiales qui semblent relever de l'espace et de l'instrumentalité, peut recevoir d'autres spécifications additionnelles selon toutes sortes de dimensions relatives, entre autres choses, aux fonctions qu'il assure. Par exemple, un dispositif pédagogique peut être caractérisé non seulement sur le plan de l'efficacité mais aussi sur celui de l'équilibre affectif des participants, etc. Les nœuds d'un réseau, dit Langacker, partagent une base de connaissances mais chacun d'eux structure cette base de sa manière propre, rendant saillants certains aspects qui le concernent plus que d'autres.

Le concept de communication est lui-même un réseau de sens interreliés et ce qu'il faut maintenant comprendre, c'est l'intelligibilité que lui apporte le concept de dispositif, les dimensions de la communication que ce dernier met en profil et permet de prendre en considération d'un point de vue théorique comme d'un point de vue pratique.

À première vue, les deux concepts sont peu compatibles. Dans ses formes les plus schématiques, le concept de communication se réduit à la représentation d'un simple rapport (au sens le plus général et indéterminé du terme) entre êtres vivants ; rien qui ressemble au schéma de haut niveau du dispositif avec sa clôture spatiale et son arrangement instrumental. C'est à des niveaux inférieurs des réseaux que le contact peut s'établir, là où intervient la technique. Car dans beaucoup de ses formes concrètes, le rapport de communication implique diverses techniques. Mais cette analogie ne suffit pas, du moins tant qu'on considère la technique

comme un intermédiaire entre les entités communicantes et non comme un arrangement dans lequel on entre pour en subir les effets. On peut considérer les techniques de communication comme des dispositifs, comportant un arrangement fonctionnel d'instruments et même d'êtres humains, mais, tant que la source et la destination des messages (pour parler comme Shannon et Weaver) qu'ils véhiculent leur restent extérieures, l'expression « dispositif de communication » ne fait que dénoter un assemblage fortuit et les deux concepts restent sans influence l'un sur l'autre.

Il est cependant, dans l'histoire des approches de la communication, quelques études remarquables qui, en montrant l'affinité des deux concepts, en les superposant de quelque manière, ont mis en lumière quelques aspects inattendus de la communication et qui pourraient, à la limite, ébranler tout le réseau de sens interreliés lui correspondant.

2. Dispositifs de représentation-construction du réel

« Le dispositif », tel était précisément le titre d'un article de J.-L. Baudry ayant pour objet la communication cinématographique (Baudry, 1975). La suite du titre (« approche métapsychologique de l'impression de réalité ») est significative de l'influence qu'exerçait la psychanalyse dans les années soixante-dix. Cette influence n'était pas nouvelle. L'affinité entre l'écran du rêve et l'écran de cinéma avait déjà inspiré quelques belles analyses. Mais l'approche de Baudry se singularisait par l'accent tout particulier mis sur la technique, plus précisément sur le rapport entre la technique et le type spécifique d'illusion entretenu par le cinéma. L'auteur décrivait le dispositif cinématographique — comprenant appareil de projection, écran, salle obscure, immobilité du spectateur, images douées de mouvement — comme une sorte de machine à régresser reconduisant le sujet-spectateur vers un « narcissisme relatif et plus encore vers une forme de relation à la réalité, qu'on pourrait définir comme enveloppante, dans laquelle les limites du corps propre et de l'extérieur ne seraient pas clairement précisées » (Baudry, 1975, p. 67). C'est l'annulation relative de l'épreuve de réalité, expliquait encore Baudry, qui explique ce statut particulier de ce qui est perçu à l'écran, de ce « plus-que-réel » qui caractérise ce que l'on entend par « impression de réalité » et qui se laisse décrire comme quasi-hallucination ou comme « représentation se donnant comme perception ». Dans le même numéro de la revue *Communication*, Ch. Metz, adoptant au fond un angle de vue assez proche, également centré sur la technique, analysait pour sa part le type de positionnement du spectateur qu'effectue le cinéma comme dispositif : l'outillage, la disposition de la salle et la manière dont le dispositif mental intériorise tout cela, mettraient le spectateur en position de sujet-tout-percevant (Metz, 1975). Avec le dispositif-cinéma, ce serait le sujet transcendantal de la philosophie idéaliste qui trouverait ainsi à se réaliser. Notons qu'il n'y a pas incompatibilité entre les conclusions de Metz et celles de Baudry. On peut montrer aisément que le sujet-tout-percevant du premier implique

le sujet halluciné du second parce que tous deux relèvent d'une régression narcissique corrélative d'une confusion entre réel et représentation du réel. Mais le plus important, du point de vue adopté ici, c'est que dans l'approche de Metz, comme dans celle de Baudry, le dispositif technique n'est pas quelque chose qui vient se situer entre les sujets communicants mais quelque chose dans lequel ils entrent et qui modifie leur rapport au réel sous l'effet du désir.

Dira-t-on que cette description est particulière au cinéma, lequel, somme toute, apparaît moins comme un moyen de communication que comme un spectacle ? Mais on peut généraliser, et dans plusieurs directions.

Baudry lui-même rattache le cinéma à une longue lignée d'appareils techniques poursuivant tous la même fin : « Mais si le cinéma était bien l'effet d'un désir inhérent à la structuration du psychisme, comment en dater les premières ébauches. Dans cet ordre d'idées, serait-il trop risqué d'avancer que la peinture comme le théâtre, en l'absence de conditions techniques et économiques appropriées, ont été des tentatives pour atteindre non seulement le monde de la représentation, mais ce qui pourrait être en jeu avec un certain fonctionnement de celle-ci — et que le cinéma serait seul en mesure de réaliser. » (*Id.*, p. 63). La peinture, le théâtre, le cinéma, ce serait en somme tout l'ordre iconique qui serait impliqué ici. Toutes les manifestations de cet ordre seraient autant de dispositifs techniques visant à produire — selon, bien sûr, des degrés et des modalités variables — un même effet : mettre le sujet dans un rapport au réel dans lequel se conjuguent la toute puissance perceptive et l'adhésion au perçu.

C'est dans une optique assez semblable au fond qu'Emmanuel Belin réfléchit la technique comme constituant un espace intermédiaire entre le dedans et le dehors, quelque chose comme l'espace potentiel dont Winnicott a décrit la formation entre la mère et l'enfant et dont dépend la mise en confiance de celui-ci (Belin, 1997).

Cependant, tous les dispositifs ne vont pas dans le même sens. Dans ses études sur l'émergence de l'écriture, Goody a montré comment ces dispositifs techniques qu'étaient les listes et tableaux ont opéré une décontextualisation des mots du langage entraînant la distance nécessaire à la formation des systèmes catégoriels (Goody, 1979). Un autre pôle se dessine ainsi concernant notre rapport au réel, pôle relevant d'une autre expression du désir de maîtrise que celle qui se manifeste dans l'ordre iconique. D'un côté, des machines imaginaires visant l'accomplissement de l'illusion de maîtrise du réel par assimilation du dehors au dedans ; de l'autre côté, des machines symboliques visant l'accomplissement de la même illusion mais par la voie contraire de l'accentuation de la distance entre la représentation et le réel. Il est clair, en tout cas, que nos dispositifs de communication ne s'inscrivent pas simplement dans un rapport au réel préexistant mais que ce dernier, au contraire, dépend largement de ceux-là.

3. Dispositifs relationnels

Dans la représentation la plus schématique de la communication, avons-nous vu, les individus communicants préexistent à leur mise en relation. C'est évident pour la théorie

standard — shannonienne ou structuraliste. Ça l'est un peu moins dans le cadre de la théorie pragmatique mais ça le reste dans une large mesure. Dans la pragmatique de Bateson, les entités se dissolvent quelque peu dans la boucle de rétroaction qui les unit mais dans la pragmatique linguistique, les sujets semblent bien préexister, comme entités différenciées, aux actes de langage par lesquels ils se créent mutuellement des obligations (Ducrot, 1980) ou s'attribuent réciproquement des rôles sociaux (Recanati, 1981, p. 19). Dans le réseau de sens du concept de communication, la pragmatique a cependant mis un accent tout particulier sur le lien entre les sujets. Ce faisant, elle a atténué ou refoulé vers les instanciations de bas niveau, la dimension technique dont les traces subsistaient dans les versions les plus schématiques de la théorie classique, notamment sous la forme du « canal » (sous-schéma issu des répertoires de signaux acoustiques). Naturellement centrée sur les actes de discours, la conversation, le dialogue, la pragmatique ne laisse subsister dans les schémas de haut niveau de la communication que l'interpersonnel. Ce cadrage pragmatique n'a cependant pas empêché qu'une connexion nouvelle s'établisse entre communication et dispositif.

La notion de « dispositif d'énonciation » est née de cette connexion. Elle a été utilisée notamment par É. Veron dans une remarquable analyse de l'énonciation des informations par les présentateurs de journaux télévisés (Veron, 1983). Le remarquable, dans la caractérisation de l'énonciation télévisuelle proposée par Veron, c'est qu'on y voit toute la machinerie télévisuelle se mettre au service du contact interpersonnel entre le présentateur et chaque spectateur. Le titre de l'article, « Il est là, je le vois, il me parle » dans lequel le « il » désigne le présentateur, indique bien le paradoxe des informations télévisées : c'est le dispositif télévisuel qui, plutôt que de s'interposer simplement entre les personnes, crée entre elles une forme particulière de contact interpersonnel, très fusionnel, très complice, très intense en un sens. Naturellement, tel n'est pas toujours le cas mais ce que cette analyse met clairement en relief, c'est le lien d'interdépendance entre la relation et la technique. Comme plus haut, il s'effectue un télescopage entre le schéma de la communication et celui du dispositif. Les hommes, à travers leurs rapports de communication, construisent des dispositifs de communication à travers lesquels se structurent leurs rapports de communication. De ce point de vue, les médias modernes — le cinéma, la télévision, comme l'a dit avec insistance D. Bougnoux, sont de vastes dispositifs fusionnels fonctionnant à la séduction et au consensus (Bougnoux, 1995). Mais encore une fois, cette direction n'est pas la seule possible.

Un dispositif de communication comprend au moins un arrangement spatial et un arrangement sémiotique — une combinaison de textes, d'images, de sons. Les deux concourent à une mise en place interindividuelle que l'on peut caractériser en première approche au moyen des notions de fusion et de différenciation d'une part, de centration et de décentration d'autre part (Meunier et Peraya, 1993, p. 201-208). Une conférence, par exemple, implique à la fois une disposition spatiale et l'usage d'une rhétorique verbale dont le but est d'induire à la fois le consensus fusionnel des auditeurs et leur centration sur l'orateur. Au contraire, un débat constitue un arrangement de places différenciées de sorte que les actes de discours qui s'y

effectuent apparaissent motivés par deux tendances opposées : la lutte pour l'occupation du centre ou, au contraire, la décentration des points de vue les uns par les autres ; chacune de ces tendances pouvant être plus ou moins accentuées.

On peut objecter à cela que de tels dispositifs relationnels sont des arrangements spéciaux dans lesquels on n'entre que si l'on veut bien. Mais les dispositifs, en fait, ne sont pas isolables. Ils s'enchaînent au contraire les uns dans les autres, constituant un vaste réseau à l'intérieur duquel on est toujours situé. Un débat télévisé est un microdispositif à l'intérieur d'un macrodispositif, lui-même en rapport d'interdépendance avec les dispositifs économiques et politiques typiques de nos sociétés. Une classe d'écoliers est un dispositif (spatial et sémiotique) prenant place dans un établissement scolaire s'inscrivant lui-même dans un fonctionnement institutionnel global caractérisable — au moins en partie — par son organisation spatiale et ses modes de communication. On chercherait en vain un rapport interpersonnel qui ne soit pas dépendant d'un dispositif.

4. Dispositifs cognitifs

Dans les schémas de haut niveau du concept de communication, le monde dont on parle, au sujet duquel on échange (le « contexte » de Jakobson, par exemple), préexiste à la représentation que l'on s'en fait. Le critère de « direction d'ajustement » des pragmaticiens le montre assez : ou bien le contenu informatif d'un message s'adapte au monde ou bien c'est le contraire mais dans les deux cas, le rapport entre les deux reste un rapport d'extériorité. Autrement dit, les schémas de haut niveau du concept de communication apparaissent d'inspiration très objectiviste : le monde existe indépendamment des sujets et ceux-ci, dans la représentation qu'ils s'en donnent, doivent s'efforcer de lui correspondre.

Le constructivisme semble donc peu compatible avec le concept de communication. L'est-il davantage avec le concept de dispositif ?

Précisons l'idée constructiviste. On sait que cette notion était au centre de l'épistémologie piagétienne. Récemment, elle a connu des développements nouveaux dans le sillage de la systémique, notamment chez Varela (1993), Lakoff (1987), Lakoff et Johnson (1985), Langacker (1987). Fondamentalement, elle implique que la représentation que l'on se fait du monde dépend plus de la manière dont nous sommes faits (corporellement et culturellement) que du monde lui-même. Toute signification (d'une chose, d'un événement, d'un comportement...) s'élabore sur fond d'une expérience passée inscrite dans notre regard, notre langage et... nos dispositifs de représentation et de communication. Le concept de dispositif s'ajuste naturellement à l'optique constructiviste.

L'écriture, dont on évoquait plus haut le pouvoir qu'elle a d'induire distance et autonomie

par rapport au réel, accentue aussi, corrélativement, notre appréhension du monde sous forme de classes distinctes d'objets.

Au contraire, l'image, en annihilant la distance, en induisant cohésion au perçu et confusion (entre intérieur et extérieur, entre perception et représentation), facilite du même coup l'appréhension corporelle/mimétique des choses ainsi que les processus d'association métaphorique ou métonymique par lesquels le réel perçu fait sens. De ce point de vue, tout support de communication (film, texte, livre, multimédia...) est un microdispositif de construction du sens. Les médias dans leur ensemble sont un macrodispositif intégrant une grande quantité de microdispositifs technosémiotiques dont le fonctionnement est, non pas de rendre compte, mais d'élaborer un sens du réel.

Conclusion

Notre analyse sémantique n'a révélé que peu de contacts entre les réseaux de sens correspondant respectivement aux deux concepts de communication et de dispositif. Aux niveaux les plus abstraits en tout cas, là où le schématisme a fait disparaître les détails liés à l'organisation sociale et à la technologie, les deux concepts apparaissent largement indépendants. Mais cette apparence d'autonomie est trompeuse, car dès qu'on examine les cas où la notion de dispositif s'est immiscée dans les théories de la communication, un rapport d'interdépendance apparaît. Les deux concepts semblent même s'inclure mutuellement.

On ne peut imaginer un dispositif qui ne soit conçu et aménagé par les hommes à travers leurs rapports de communication ; réciproquement, ce sont les dispositifs qui donnent forme aux rapports de communication et ceci selon les différents aspects sous lesquels on peut les envisager. Cette première conclusion n'est pas la moindre car elle concerne une importante question de méthode. L'esprit classificatoire, très actif au niveau des schèmes conceptuels abstraits, nous conduit souvent à maintenir isolés ce qu'il y a lieu de corrélérer. Il faut, écrivait Morin dans sa *Méthode*, « ouvrir tous nos concepts, y compris les concepts portant sur les concepts » (Morin, 1977, p. 209). C'est en effet le seul moyen d'apercevoir et de décrire les rapports d'influence réciproque ou de codétermination qu'entretiennent les phénomènes dans le concret. On est parfois surpris, dans le domaine des théories de la communication, de l'isolationnisme de ces théories et des difficultés qui en découlent de construire un savoir cumulatif et intégrateur. Dans le réseau de sens du concept de communication, plusieurs schémas de haut niveau semblent coexister en s'excluant cependant mutuellement. Le schéma transmissif (shannonien et structuraliste) et le schéma pragmatique (qui s'est construit par opposition au précédent) se partagent, dans l'ignorance réciproque, la domination du réseau des instanciations subordonnées. Comme s'il n'y avait pas toujours quelque chose de transmissif dans la relation interper-

sonnelle, ou l'inverse. La transmission d'information n'apparaît avec évidence que dans certains dispositifs (notamment les dispositifs techniques impliquant la séparation de l'émetteur et du récepteur) mais, peu ou prou, elle existe toujours. De même, l'implication interpersonnelle de la communication est mise en saillance par certains dispositifs sociaux (par exemple l'organisation hiérarchique qui met en relief l'acte illocutoire prescriptif) mais il n'est de transmission, même purement technique, qui ne comporte une forme de relation interpersonnelle, fût-ce la relation que l'on qualifie d'impersonnelle.

D'une certaine manière, les schémas théoriques de la communication s'enveloppent mutuellement. Ceux des caractères généraux de la communication qu'ils mettent en lumière dépendent des circonstances, techniques, sociales, culturelles..., c'est-à-dire, précisément, des dispositifs dans lesquels la communication s'effectue. On voit ainsi que le concept de dispositif (avec tous ses aspects) peut servir de médiateur entre les schémas théoriques de la communication. La communication n'est pas ou transmissive ou relationnelle ou cognitive, inférentielle ou d'autres choses ; elle est tout cela à la fois mais selon des degrés ou des proportions qui dépendent des dispositifs concrets dans lesquels on entre.

De même qu'il y a lieu de corréler les concepts, il y a lieu de corréler les différentes dimensions d'un concept. Un dispositif communicationnel, comme le montrent les travaux évoqués au cours de ces lignes, peut se spécifier selon différents domaines : spatial, temporel, affectif, sémiotique, relationnel, cognitif. Dans sa matérialité, un dispositif présente une certaine configuration dans l'espace et le temps (il est quelque chose dans lequel on entre), ainsi qu'une certaine composition sémiotique. En tant que tel, il détermine :

- un certain rapport au monde correspondant à une certaine forme de satisfaction du désir, ce rapport pouvant varier à première vue de la plus grande proximité à la plus grande distance par rapport au réel ;
- une certaine forme de rapport interpersonnel modulant de façon variable fusion et différenciation, centration et décentration sociale ;
- un certain mode de construction du sens conjuguant, selon des combinaisons également variables, le logique et l'analogique.

Préciser davantage ces dimensions, leurs rapports d'interdépendance, leurs variations et combinaisons possibles, permettrait au-delà de l'intérêt théorique que cela présenterait, d'élaborer un cadre pour la pratique, en particulier dans le domaine de l'éducation où sous la pression des nouvelles technologies, se pose de façon cruciale le problème de l'appropriation interactive du savoir.

NOTES

1. Je m'inspire, pour tout ceci, de la sémantique cognitive élaborée par R. Langacker.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUDRY, J.- L., « Le dispositif : approche métapsychologique de l'impression de réalité », in *Communication*, 23, « Psychanalyse et cinéma », Le Seuil, 1975.
- BELIN, E., *Une sociologie des espaces potentiels, Télévision dispositive et expérience ordinaire*, Thèse de doctorat, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 1997, à paraître.
- BOUGNOUX, D., *La communication contre l'information*, Paris, Hachette, 1995.
- DUCROT, O., *Les mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- GOODY, J., *La raison graphique*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- LAKOFF, G., JOHNSON, M., *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- LAKOFF, G., *Women, Fire and Dangerous Things, What categories reveal about the Mind*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1987.
- LANGACKER, R., *Foundation of cognitive grammar — Vol. 1: Theoretical Prerequisites*, Stanford (Ca), Stanford University Press, 1987.
- MEUNIER, J.- P., PERAYA, D., *Introduction aux théories de la communication*, Bruxelles, DE BOECK Université, 1993.
- METZ, C., « Le signifiant imaginaire » in *Communication*, 23, « Psychanalyse et cinéma », Paris, Le Seuil, 1975.
- MORIN, E., *La méthode*, Tome I, Paris, Le Seuil, 1977.
- RECANATI, F., *Les énoncés performatifs*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.
- VARELA, F., THOMPSON, E., ROSCH, E., *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Le Seuil, 1993.
- VERON, É., « Il est là, je le vois, il me parle », *Communications*, 38, Paris, Le Seuil, p. 98-120.